

Mesurer la subjectivité ou la démesure de la mesure :

Conférence à l'Ecole de Criminologie dans le cadre d'un séminaire sur la
dangerosité, ULB, 2008, Bruxelles, Belgique.

D. Deprins¹

« *Mesurer la subjectivité en santé : Perspective méthodologique et statistique* » est le titre ambitieux d'un ouvrage de B. FALISSARD² : il y fait principalement l'état de l'art sur la question des techniques statistiques de mesure dites « subjectives » dans le domaine de la santé. Plus théorique que pratique, le livre contient peu d'applications et encore moins d'interprétations des outputs des procédures statistiques mises en œuvre qui répondraient à la question essentielle du sens. Dans cette approche, de telles mesures sont dites subjectives dès lors que son objet, l'entité mesurée, est un sujet ou que la mesure est issue de l'opinion d'un sujet. Ce livre sacre « l'épanouissement de la recherche médicale au contact des sciences « presque dures » »³. L'auteur rappelle, à juste titre, que l'objet de la médecine est le sujet souffrant ; elle s'adresse donc tant au sujet pensant (souffrant, anxieux) qu'au sujet vivant (dont le corps est malade). Dans une dichotomie classique, il oppose ainsi la subjectivité à l'objectivité ; l'une « relative au sujet pensant », l'autre « relative à l'objet pensé »⁴. Pour le Docteur FALISSARD, le sujet – celui qu'il convoite d'appréhender « dans son intégralité »⁵ afin de pouvoir « intégrer à part entière les phénomènes subjectifs »⁶ - est un sujet pensant et conscient, dans le rapport qu'il entretient avec son corps (malade ou non), sa maladie, son mal-être et sa détresse.

Biométrie et psychométrie obligent ; ils appartiennent aux arpentages de la maîtrise du monde d'aujourd'hui. Il faut alors mesurer et quantifier, comparer et distinguer les mesures subjectives des mesures objectives, recenser et comparer les différents paradigmes de mesures subjectives valables « quel que soit le champ d'investigation »⁷, interroger la « validité » de l'instrument de mesure subjective dans sa capacité à mesurer effectivement « ce qu'il est censé mesurer »⁸, se soucier de la précision de ces mesures et dès lors de leurs erreurs de mesure, chères aux statisticiens... sans oublier évidemment la question du sens. La tâche est ardue : « comment [*par exemple*] espérer raisonnablement écrire des équations incluant des variables comme la tristesse »⁹ alors que pour le physicien, dans une (apparente) plus grande

¹ Professeur de Statistique et de Probabilités aux Facultés Universitaires Saint-Louis, à Bruxelles et à l'Institut de Statistique de l'Université Catholique de Louvain.

² B. FALISSARD, *Mesurer la subjectivité en santé : Perspective méthodologique et statistique*, Paris, Ed. Masson, Coll. « Evaluation et Statistique », 2001. L'auteur est membre du Conseil scientifique de la Fondation Ste Anne pour la santé mentale. Le Professeur BRUNO FALISSARD est polytechnicien, docteur en Statistique et en Médecine, pédopsychiatre, professeur de biométrie et directeur de l'Unité INSERM U669 (santé mentale de l'adolescent), Unité de Santé Publique, Hôpital Paul Brousse.

³ *ID.*, p.1.

⁴ *ID.*, p.1.

⁵ *ID.*, p.1.

⁶ *ID.*, p.1.

⁷ *ID.*, p.2.

⁸ *ID.*, p.2.

⁹ *ID.*, p.5.

simplicité, « c'est la mesure qui fait la théorie, en quelques sortes »¹⁰? Sans oublier qu' « une mesure n'est pas une fin en soi »¹¹ comme le rappelle lui-même l'auteur, l'objectif annoncé est de mesurer « ce que ressent le sujet »¹² : c'est bien un objet de la psychométrie, de cet « art d'imposer aux opérations de l'esprit, la mesure et le nombre » comme la définissait et la promouvait le statisticien mathématicien anglais, FRANCIS GALTON. On connut plus ambitieux encore: JOHANN FRIEDRICH HERBERT tenta en 1824 de calculer « la vie de l'âme », affirmant ainsi, sans ambages, cette nécessité d'appliquer des méthodes quantitatives dans les sciences de l'homme !

SCIENTIFICITÉ QUAND TU NOUS TIENS !

Dans un souci permanent et têtue d'une scientificité à l'instar de celle que peut revendiquer la physique - il s'en défend -, B. FALISSARD en recherche les propriétés fondamentales pour les mesures subjectives proposées: appliquer le principe d'intervalles¹³ ou à contre-pied, le théorème de l'existence d'une utilité de J. VON NEUMAN, (seules justifications théoriques à la transformation numérique des modalités ou des items qualitatifs!), estimer la variabilité de la mesure, disposer d'un ordre de grandeur de l'erreur de mesure pour apprécier sa précision, garantir l'hypothèse de normalité statistique aux données numériques récoltées etc.

Le Professeur FALISSARD prétend à une scientificité dont il doit bien avouer lui-même qu'elle est souvent bafouée : on nous parlera tantôt de « confusion »¹⁴, d' « approche [...] réductrice »¹⁵ (pour ne pas dire réductionniste !), de perte de sens là où il y a gain de précision (cf. conclusion, p.201.) ou de « pauvreté de fond de beaucoup d'instruments »¹⁶. On utilisera, par exemple, dans le domaine, de façon « pas totalement licite »,¹⁷ le principe d'intervalles pour pouvoir donner du sens aux moyennes, aux tests d'hypothèse de Student pour comparer ces moyennes, aux analyses factorielles etc. bref à « l'arsenal statistique » auquel recourt la partie technique du livre. En vertu d'une rationalité instrumentale¹⁸ selon les principes de la théorie de la décision et du choix rationnel que présuppose axiomatiquement la théorie du comportement économique, le théorème savant de J. VON NEUMAN qui quantifie les utilités, court-circuite le principe d'intervalles en prouvant directement que cela a un sens de considérer des sommes de résultats. Il s'agit de justifier le recours à la quantification puisqu'il y a « nécessité d'y associer une valeur numérique »¹⁹ et que dès lors, « il est indispensable de

¹⁰ ID. p.5.

¹¹ ID. p.6.

¹² ID, p.6.

¹³ Le principe d'intervalles est nécessaire pour pouvoir donner du sens aux moyennes et aux sommes des résultats. Ce principe appliqué aux mesures subjectives dont il est question est un principe selon lequel entre « 1 » et « 2 », il y a le même écart qu'entre « 3 » et « 4 » : si on transforme quantitativement les modalités classiques « beaucoup », « modérément », « un peu » et « pas du tout » appliquées aux impressions relatives à un état dépressif ou à un sentiment de culpabilité, en « 4 », « 3 », « 2 » et « 1 », respectivement, on comprend qu'on se pose la question de savoir s'il y a « le même écart » entre les différents termes de la graduation, c'est-à-dire entre « beaucoup » et « modérément » qu'entre « un peu » et « pas du tout », comme pour les nombres qui les représentent. Le but de ce principe est d'étayer la cohérence de la mesure.

¹⁴ B. FALISSARD, *Op. Cit.* p.36.

¹⁵ ID. p.46.

¹⁶ ID. p.201.

¹⁷ ID. p.14.

¹⁸ P. ENGEL, *Grand dictionnaire de la philosophie*, dans M. BLAY (dir.), Paris, Larousse, CNRS Editions, 2003, p. 899. « La théorie du comportement économique présuppose la rationalité instrumentale, et part du principe que les agents « maximisent leur utilité espérée », c'est-à-dire se comportent suivant des manières qui leur paraissent les plus à même de satisfaire leurs intérêts, en fonction de ce qu'ils jugent être le plus probable ».

¹⁹ ID. p.13.

caractériser les propriétés des nombres [*comme la propriété d'intervalles que démontre le théorème*] associés aux modalités de réponse »²⁰. L'auteur appliquera aux items quantifiés l'opération de l'addition (sous-jacente au principe d'intervalles), et dès lors toutes les méthodes statistiques qu'elle autorise ; cette propriété seule cautionne la plupart des méthodes statistiques utilisées dans cette étude. Et pourtant il sait qu'« en réalité, une telle propriété d'intervalles est impossible à démontrer de façon indiscutable lorsque les mesures sont de nature subjective »²¹ ! Pourtant, de façon générale, on ne peut prétendre à l'échelle d'intervalles en sciences humaines parce que l'opération de concaténation y est impossible et que l'opération de l'addition qui lui correspond dans le système des nombres n'a pas de sens... aux risques de l'indiscernabilité que leur confère le devenir comptable et comparable des « sujets », comme des ensembles pratiquement infinis de molécules identiques des applications de la thermodynamique statistique... On apprendra ensuite que « l'objectif d'une telle classification par items quantifiés est surtout de permettre la sélection de méthodes statistiques qui peuvent être appliquées aux modalités quantifiées »²². C'est l'autojustification et l'autosuffisance de la statistique qui ne renvoie pas à autre chose qu'à elle-même : elle n'a d'autres raisons qu'elle-même ! Pas un mot sur les effets d'une telle classification, sur ces « gens [*ainsi*] façonnés » à propos desquels I. HACKING²³ choisira pourtant de faire une réflexion centrale dans ses cours récemment dispensés au Collège de France ! Rien à propos de « la puissance intimante du dire » qui se révèle dans une obscure obéissance « des gens [*ainsi*] façonnés » aux classifications normalisantes. Et le Docteur en Statistique d'ajouter que : « Les méthodes statistiques potentiellement utilisables sont, quant à elles, déterminées sur des *simples* considérations techniques, notamment l'hypothèse de normalité »²⁴ : on fait de même pour les données collectées en thermodynamique ou en gestion des stocks ! Et pourtant, dans les dernières pages de son livre, l'auteur affirme que « dans le domaine des mesures subjectives plus que dans d'autre, la technique statistique doit avoir pour objectif constant d'aider à l'interprétation des données et non de les supplanter ». Objectif manqué... Dans cette approche représentationnelle privilégiée pour définir une mesure dans le domaine de la subjectivité « afin de mieux se représenter les faits »²⁵, il est bon de rappeler ce qu'en disait le regretté J. LADRIÈRE²⁶ : « Les questions de représentation s'y posent en des termes distincts selon que le domaine est d'ordre empirico-formel, à l'instar de la physique, par exemple, ou d'ordre humain et social ». Y aurait-il confusion entre les deux ordres, empirico-formel et humain ?

Confusion encore dans cette opposition entre l'objectif et le subjectif : les mesures subjectives de B. FALISSARD au fond n'ont de subjectif que le nom dans ce sens qu'elles ne sont, en réalité, qu'une tentative d'objectiver le sujet par les sciences de l'empirie. Les mesures objectives sont celles qui sont reconnues de tous grâce à leur représentation commune dans une tentative de dénouer la complexité ; en quoi les mesures dites subjectives, répertoriées dans l'ouvrage, s'en distinguent-elles ? Mais des réponses aussi simples pourraient-elles convenir à l'immensité de la complexité du sujet ? Dans leur entreprise d'objectivation, ces mesures dites subjectives mutilent avant tout l'objet à penser, c'est-à-dire le sujet, auteur et assujetti à la fois.

²⁰ *ID.* p.13.

²¹ *ID.* p.14.

²² *ID.* p.13.

²³ I. HACKING, « Façonner les gens », cours au Collège de France, *Philosophie et histoire des concepts scientifiques*, 2001-2002, p. 543.

http://www.college-de-france.fr/media/ins_pro/UPL35836_ihackingres0102.pdf

²⁴ B. FALISSARD, *Op. Cit.*, p.14.

²⁵ *ID.* p. 6.

²⁶ J. LADRIÈRE, *L'articulation du sens*, vol. 1, Paris, Edition du Cerf, 1984, p. 7-50.

Les sciences humaines adressent de nombreuses critiques au positivisme dont relève cette étude: sa critique fondamentale est celle du dogmatisme de l'unité méthodologique de la science sur le modèle des sciences exactes et son refus têtue de toute voie alternative pour « comprendre » l'homme. Il s'agit d'« une connaissance scientifique [qui] invalide les qualités qu'elle fait apparaître comme illusoire, [alors qu'elle] ne les annule pas pour autant : la quantité, c'est la qualité niée mais non supprimée » (cf. G. CANGUILHEM²⁷). Tout tableau de chiffres a cette double nature, quantitative dans le produit et qualitative dans sa construction. Mais on ne peut nier qu'aujourd'hui « la quantité prend le dessus sur la qualité dans les affaires humaines » (cf. I. HACKING²⁸) dans une sorte de mirage d'une connaissance objective de l'homme. C'est une critique de la mesure lorsqu'elle dénie la qualité et la valeur. Comment comprendre encore que B. FALISSARD soutienne *a contrario* que « la plupart des mesures qualitatives rencontrées en médecine relèvent en réalité d'une quantité »²⁹ ? C'est le parti pris du DSM IV auquel il se réfère : le point de vue exclusivement descriptif des DSM, l'établissement des statistiques sur des troubles dont on ne prend en compte que le symptôme, son côté visible, ne rappellent-ils pas la priorité accordée à l'observation du positivisme où voir, toucher et sentir sont aux fondements de la connaissance et où le pourquoi reste sans réponse ? La statistique est l'instrument d'une pragmatique de l'*homo faber* : elle se veut forte sur les plans de la décision et de l'action mais ne dit rien du pourquoi ou du comment. Rien sur l'étiologie de la maladie ; rien sur la causalité psychique. Si la visée de la science est le réel, elle n'embrasse pas pour autant son entièreté ! Derrière ce tout quantifiable et quantifié, jusqu'à la part la plus intime – ou plutôt jusqu'à « l'extime » – de l'homme, il y a une tentative de suturer le réel dans l'illusion d'un savoir absolu et sans reste où l'on ne peut même plus dire : « Dieu ne joue pas aux dés » (cf. A. EINSTEIN). Le néant cognitif est intolérable selon un principe scientifique de connaissabilité ; les chiffres, aux limites de la signification, tente une réponse au réel, à ce qui cloche, à l'inassimilable...

LA PSYCHOMÉTRIE AU SERVICE DE LA NORMALISATION ET DE L'EUGÉNISME

Comme l'illustre ce manuel, bon nombre de procédures statistiques en psychométrie recourent au repérage statistique en terme de fréquences, aux calculs de moyennes, d'écart par rapport à ces moyennes et aux modèles stochastiques (en dépit d'un principe d'intervalles non vérifiable !). La moyenne est l'opération statistique la plus élémentaire qui suppose qu'il existe un objet commun pour la justifier. Cela revient à oblitérer les différences par une réduction à une commune mesure. La théorie de « l'homme moyen » d'A. QUETELET fonde un jugement scientifique et social sur l'homme - son identité devient sociale – et même un principe moral : il génère un idéal de l'*actuel*, du *déjà là*, « de par la représentation sociale, sous la forme de la norme et de la moyenne qui la définit »³⁰. Cette mesure sociale de l'homme repose sur le constat empirique que par opposition à la volatilité et l'imprévisibilité des comportements individuels, il y a une « régularité des phénomènes macro-sociaux, »³¹. L'« homme moyen » est ce « tout consistant »³² par lequel l'homme est rendu à la masse :

²⁷ G. CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Quadrige/PUF, 1966, p. 66.

²⁸ I. HACKING, « Façonner les gens », *Op. Cit.*, p. 543.

²⁹ B. FALISSARD, *Op. Cit.*, p. 202.

³⁰ F. EWALD, *Histoire de l'état providence*, Editions Grasset & Fasquelle, 1996, p.122.

³¹ A. DESROSIERES, « La statistique, entre le langage de la science et celui de l'action ou comment discuter de l'indiscutable », dans *Correspondances* (art.), bulletin scientifique de l'IRMC, 2002, <http://www.irmcmagrheb.org/corres/textes/desrosieres.htm>, p. 4. « La régularité des moyennes mettait à nu la contradiction entre une sorte de déterminisme macro-social et une supposée, ou revendiquée, liberté individuelle. De la sorte, le débat sur la moyenne combinait un aspect technique et une dimension philosophique relative au libre arbitre »

³² A. DESROSIERES, *La Politique des Grands Nombres : histoire de la raison statistique*, *Op. Cit.*, p.94.

c'est un « tribunal social »³³ par la dictature de la norme qu'il impose. Les écarts par rapport à la moyenne sont mesurés en terme d'écart-type ; c'est l'unité de mesure du statisticien. Toute déviation, toute distance à la moyenne est évaluée à l'échelle de cette unité de mesure. L'écart-type tente ainsi la capture de l'imprévisible, de l'accidentel : il est la mesure de l'incertitude du statisticien dans sa volonté à « domestiquer le hasard ». Ainsi l'incertain est-il réduit à n'être qu'une déviation par rapport à une norme.

Par là même, la statistique est une technique, un procédé, une procédure de normalisation ... « à partir et au-dessous, dans les marges et même à contresens d'un système de la loi » (cf. M. FOUCAULT³⁴). Parler de normalisation, c'est dire que ces normes statistiques sont des mesures du normal qui est alors premier. La psychométrie est cette grande fabrique de l'homme « normal », façonné jusqu'à l'être, par la transposition dégradante de la normalité technique à l'intime.

Qu'il s'agisse des dispositifs de réponse de type Likert³⁵ où l'on coche des cases associées à une liste de qualificatifs transformés en valeurs numériques des impressions d'intensité croissante pour apprécier la qualité de la vie d'un enfant malade ou du sentiment de culpabilité sur l'échelle de dépression d'Hamilton³⁶ ou qu'il s'agisse du MMPI (Minnesota Multiphasic Personality Inventory), inventaire de personnalités largement appliqué aux Etats-Unis, on retrouve l'idéal d'une standardisation de l'esprit et des affects de l'homme. Pour évaluer le MMPI, par exemple, la note obtenue, $X=70$, est transformée linéairement selon la double convention que la moyenne vaut 50 et l'écart-type, 10 : alors le score obtenu $Z = (70-50)/10 = 2$ mesure le nombre d'écart-type qui vous éloigne de la norme attendue de 50. C'est ça, la normalisation, cette machine à simuler de l'ordre et à fabriquer du normal sur d'exclusives considérations probabilistes... Le calcul de la moyenne comme norme de tout ce que l'on peut mesurer sur l'homme devenu quantifiable et celui de toute déviation par rapport à cette norme (l'écart-type) signent la primauté de la régularité sur l'infraction et non l'inverse qui, seule, permettrait la (re)connaissance de la singularité qui fait le sujet.

En paraphrasant M. FOUCAULT³⁷, on peut dire que, par leur fixité et leur large consensus, les normes statistiques finissent par jouer un rôle opératoire et leur réification leur confère une existence propre : en dépit de la vision particulière, élective, qu'elles véhiculent, elles deviennent ainsi la réalité tout court, la vérité vraie, elles qui ne sont pourtant que le reflet spéculaire forcément déformé, « subjectif, sélectif, partiel et contingent »³⁸ du social et pour le social. Juste des « *a priori* basés un certain consensus³⁹ », une « convenance⁴⁰ » à l'action, une règle de décision qui convient, selon le parti pris de l'observation.

La statistique appliquée aux affaires des hommes, et *a fortiori* la psychométrie et la biométrie, font ainsi de la société un milieu « constitué » auquel l'homme n'a plus qu'à s'adapter, à être le mieux socialisé possible ; la société est ainsi assimilée subrepticement et abusivement à un système de déterminismes, de ce « déterminisme clos qui ne conçoit guère de rectifications progressives, établi une fois pour toutes, devenant ainsi la réalité même,

³³ J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, Editions Autrement, Série Sciences en Société n° 5, Septembre 1992, p. 35.

³⁴ M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Seuil/Gallimard, 2004, p. 58.

³⁵ B. FALISSARD, *Op. Cit.*, p. 12.

³⁶ *ID.* p. 16.

³⁷ M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population*, Cours au Collège de France, 1977-1978, Paris, Seuil/Gallimard, 2004.

³⁸ J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, *Op. Cit.* p. 50.

³⁹ J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, *Op. Cit.* p. 49.

⁴⁰ J-L. BESSON, « Les Statistiques : vraies ou fausses ? » dans J-L. BESSON (dir.), *La Cité des Chiffres ou l'illusion des statistiques*, *Op. Cit.* p. 56.

achevée, coulée « ne varietur ». [*C'est une*] réduction à une mesure commune, [*une*] réduction de la différence au quantitatif, de la qualité à la quantité »⁴¹

B. FALISSARD ne parle guère de la nature de la pensée statistique, « cette manière de n'envisager d'autre norme pour chacun que son rapport toujours actuel aux autres. [*Par*] cette manière de réduire l'être de chacun à son être social »⁴², les normes statistiques finissent par régir nos comportements sociaux, et mêmes, nos manières de transmettre, de penser, d'aimer, de désirer...

L'homme réduit à son être purement social, c'est nier sa part radicalement asociale qui le fonde et, en même temps, lui échappe⁴³ : c'est l'abolition du sujet ! « [...] c'est bien la vie psychique elle-même qui est visée dans ce qu'elle a de profondément étranger à la norme, de radicalement *alter*⁴⁴ ». C'est pourtant avec un tel outil que la psychométrie rapportée par B. FALISSARD tente de mesurer « ce que ressent le sujet », la gravité d'un état dépressif ou d'un sentiment de culpabilité !

Le roman inachevé de R. MUSIL, *L'homme sans qualité*, où quelque chose *résiste* obstinément et confusément à la rationalité instrumentale, est empreint des querelles autour de « l'homme moyen », sans qualité, c'est-à-dire dépourvu de toute singularité.

Le sait-on ? La statistique mathématique anglaise du début du siècle dernier puise ses racines dans l'eugénisme : la psychométrie en est sa quintessence. En effet, dans son alliance entre la biologie et les mathématiques, la statistique mathématique ouvre la voie de l'eugénisme, de la biométrie et de la psychométrie, la discipline de cet ouvrage: il s'agit de F. GALTON, K. PEARSON et CH. SPEARMAN et G. U. YULE, pour ne citer que les plus connus d'entre eux. Les modèles de régression, les coefficients de corrélation, l'analyse en composantes principales, l'analyse factorielle etc., bref, la plupart des méthodes statistiques utilisées dans cet ouvrage sont leur héritage.

Comme le raconte A. DESROSIERES⁴⁵, l'eugénisme héréditariste qui consiste à améliorer l'espèce humaine en s'appuyant sur la théorie de l'hérédité et de la sélection de CH. DARWIN, apparaît alors comme un grand défi de la science et de la raison : une méthode rationnelle, une alternative scientifique au christianisme et à sa fatalité, bref, une « prêtrise scientifique » selon le vœu de F. GALTON lui-même.

Certains diront qu'un siècle plus tard, cet eugénisme, cette hérédité biologique et la psychométrie se sont effacés de la rhétorique statistique. D'autres disqualifieront ces propos comme appartenant à une épistémologie externaliste ne pouvant mener qu'à une dénonciation des origines de la statistique. Cette dénonciation serait stérile, de fait, si les dangers dénoncés s'étaient évanouis, aujourd'hui. Or, il n'en est rien. Si aucun statisticien ne revendique aujourd'hui un projet eugéniste, il n'en est pas moins vrai que la normalisation par les techniques et procédés statistiques y contribue beaucoup plus sournoisement. C'est le règne de l'homme « normal », de « l'homme sans qualité » mais compétent grâce à une sorte d'« eugénisme libéral », capable de gérer enfin sérieusement le capital humain !

Dans un récent article du *Monde*, J. TESTART⁴⁶, biologiste de renom, dénonce « L'eugénisme au service du libéralisme ». Le chercheur fait bien sûr allusion aux affirmations actuelles du caractère inné de certains troubles de conduite. Il dénonce « un

⁴¹ G. CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique*, Op. Cit., p. 65.

⁴² F. EWALD, *Histoire de l'état providence*, Op. Cit., p. 123.

⁴³ J. LACAN l'a conceptualisé, au niveau du lien social justement, avec son « objet *a* », marqué par la singularité de la rencontre.

⁴⁴ CH. ALBERTI, *La cause Freudienne : Politique Psy*, « L'homme moyen n'existe pas », Nouvelle revue de psychanalyse, n° 57, Navarin Editeur, 2004, p. 6.

⁴⁵ A. DESROSIERES, *La Politique des Grands Nombres : histoire de la raison statistique*, Paris, Nouv. Ed., La Découverte /Poche ; 99. Sciences humaines et sociales, 2000.

⁴⁶ J. TESTART, *L'eugénisme au service du libéralisme*, Le Monde, 18 avril 2007.

« nouvel eugénisme [...] ultra-libéral, [...] au-delà des niaiseries racistes et antisémites et en dehors des sottises criminelles du siècle dernier » : afin de remplir efficacement la case si actuelle « compétence et talent », il s'agit de déceler « les carences innées de certains comportements car elles constituent des risques économiques dans la mesure où elles créent des handicaps ou des dysfonctionnements qui entravent la compétitivité ». Il cite le généticien, H. MULLER, Prix Nobel en 1946, qui prophétisait « un eugénisme de la société future, véritable et radical ». En échos aux travaux vieillissés et eugénistes de F. GALTON, de K. PEARSON, de CH. SPEARMAN et de G. U. YULE, on assiste, par ce livre, à l'avènement de l'évaluation « scientifique » de la santé qui rend possible la dénonciation des déficits ou carences de performance et d'efficacité du corps, du psychisme et des comportements par rapport à une mesure issue de la normalisation statistique... J. TESTART conclut que « le libéralisme économique [avec] le scientisme comme allié le plus fidèle est bien l'ennemi de l'humanisme ».

QUAND LA MESURE CONJURE L'INEXISTENCE DU SUJET

B. FALISSARD veut « Mesurer la subjectivité » : c'est du moins le titre de son livre. On peut donc légitimement s'interroger sur la subjectivité et sur le sujet au projet d'une telle métrique. De définitions, il n'y en a guère : on sait juste que le sujet, c'est le patient⁴⁷. Et de la subjectivité, on glisse métonymiquement aux mesures « subjectives » dont je prétends qu'elles n'ont de « subjectif » que le nom. Et pour cause : d'un sujet fondamentalement divisé qui s'origine dans son rapport à l'Autre, d'un sujet, auteur et assujetti, libre et contraint, il n'en n'est pas question. A contresens, pour l'auteur convaincu de la médiation de « l'empathie [de l'évaluateur] pour s'assurer de la crédibilité du « sujet » exploré en ce qu'il ressent bien ce qu'il dit ressentir [...], ce principe [dit de l'hétéro-évaluation] disqualifie que le sujet exploré [est] a priori le plus apte à rapporter ce qu'il ressent. [L'évaluateur ressent dès lors mieux que le « sujet » lui-même ce que ce dernier ressent], exactement comme le mercure du thermomètre mesure de façon indirecte la température du malade »⁴⁸ ... au principe des mesures en physique. Quelle hallucinante démonstration de la forclusion du sujet ! Et quand on sait que le Docteur FALISSARD est convaincu que « pour [la tristesse], ce sentiment élémentaire éprouvé de tous, il suffit que quelqu'un dise qu'il est triste pour que tout le monde sache ce qu'il ressent »⁴⁹, on se dit qu'il n'y a trace d'altérité ! B. FALISSARD méconnaît que le sujet n'advient qu'à « s'élever de l'impuissance à l'impossible » (cf. J. LACAN) ! De l'impuissance à être pris dans les rets de son imaginaire privé du secours de l'altérité, à l'accession au réel de ses indicibles et de ses impensables. S'il est un sujet, il est en devenir sur « le chemin de la reconnaissance » (cf. J. LACAN) de son volontaire insu, là où KANT et SADE croisent le fer, s'éloignant de la séduction de son être en « s'incorporant à la construction d'une vérité pour devenir au futur antérieur le sujet qu'il devait être »⁵⁰ (cf. A. BADIOU⁵¹) ? Cette « vérité révélée » (cf. M. HEIDDEGER) est celle de son être, de sa singularité, sa vérité de sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient. Le véritable sujet est le sujet de l'inconscient, à contresens de la passion de l'ignorance à laquelle participe la passion des chiffres. « Le vrai est toujours neuf » (cf. M. JACOB) alors que dans notre univers de la précaution par la normalisation statistique, « le vrai est supplanté par le probable » (cf. R. MUSIL), dernier refuge du savoir.

⁴⁷ B. FALISSARD, *Op. Cit.*, p.22.

⁴⁸ *ID.* p.8.

⁴⁹ *ID.* p.7.

⁵⁰ *ID.* p.24.

⁵¹ A. BADIOU, *Le concept de modèle*, Nouvelle édition, Paris, Ouvertures, Fayard, 2007, p.23.

Dans « the culture of numbers » contemporaine dont témoigne pleinement l'étude de B. FALISSARD, la précision des formules, l'arsenal statistique déployé dont on vante la « solidité », la prétendue exactitude des chiffres comme principe de vérité dans « l'illusion statistique » (cf. O. MORGENSTERN) et l'instrumentalisation des normes ainsi construites pour simuler du référentiel ne font que masquer l'inadéquation de l'outil à l'objet, c'est-à-dire au sujet. Il ne s'agit nullement d'une preuve mathématique car les chiffres n'ont de mathématique que la « forme » : ces chiffres, mesures et calculs, révèlent seulement une collection d'objets (cf. ARISTOTE) indifférenciés. Quelle que soit la finesse des statistiques dans leur effective montée en généralité, elles n'appréhendent jamais le réel dans sa singularité. En se substituant au langage, la langue des chiffres sert à masquer un message qui n'est destiné qu'à certaines personnes, aux initiés, aux évaluateurs, aux médecins ou aux psychiatres, ceux qui sont proches de l'action à laquelle ils sont destinés : pour les non initiés – les malades, les patients – il y a rupture de sens qui invite au fétichisme et à son pouvoir de normalisation féroce. Par sa forme extrêmement et totalement schématisée de représentation, la logique statistique de la description ensidique qui n'a d'autres références qu'elle-même, « utilise la langue dans sa dimension la moins signifiante »⁵² : en ce sens, cette logique s'oppose à celle du discours poétique - ses « scintillements de sens » - avec sa capacité de création où advient le sujet. Les chiffres sont ainsi plus proches de la « lettre » hors sens que du signifiant. Quand J. LACAN parle de la lettre, c'est avec l'idée qu'elle n'est pas un signifiant qui produit du sens (elle est non significantisable) ; elle est plutôt en rapport avec la « joui-sens » ou la jouissance des sens. Voir, toucher ou sentir ne sont-ils pas au fondement même de la connaissance positiviste ? Les chiffres « incarnent »⁵³ donc. Il faut dire qu'étymologiquement, le chiffre vient du mot arabe *sirf*, le vide...

CONCLUSIONS

La statistique qui fabrique « l'homme corrélaté » du tout quantifiable affirme ainsi que « l'existence de l'homme est une erreur » (cf. A. SCHOPENHAUER) ; c'est un déni de l'homme, une façon de l'ignorer, une célébration de l'ère de « l'homme sans qualité ».

« Quand les sciences humaines essaient de ressembler à des sciences physiques, [...], cela peut produire le pire, c'est-à-dire des impasses dans la pensée, et même des caricatures qui se présentent un temps comme scientifiquement autorisées et qui s'avèrent ensuite être des catastrophes culturelles ». (cf. I. STENGERS⁵⁴) La raison raisonnante, la raison radotante qui confectionne l'homme sur mesure – biométrie, mesure du vivant ; psychométrie, mesure de la psyché – s'est subrepticement substituée à nos raisons de vivre qui, elles, ne peuvent faire l'impasse sur le monde du pourquoi que la pensée positiviste appliquée à l'homme à rayer de son ardoise. On assiste à une démission de la pensée au profit d'une pensée normalisée ; qu'on se rassure, les nanoprocesseurs pourront bientôt enrichir et formater nos cerveaux rebelles au prêt-à-penser compétitif et performant ! Et d'ailleurs pour mesurer la qualité de vie, on propose déjà de « quantifier [...] le niveau de plénitude [du « sujet »] dans les domaines [tels que] la famille, la santé, l'argent, le travail ... »⁵⁵. « La peur de penser en dehors des consignes a fait de la liberté une prison » (cf. P. LEGENDRE⁵⁶) ; de cette petite marge de liberté qui contient seule la promesse du devenir sujet et de sa part d'humanité... Au

⁵² Voyez <http://umb-www-01.u-strasbg.fr/lexis/html/cinscription/inscr5.html>, p. 3.

⁵³ J-L. BESSON et M. COMTE, « Des Mesures », dans P. ROUSSET (dir.), *Analyse Epistémologie Histoire économiques*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 35.

⁵⁴ I. STENGERS, *Le Goût du risque*, 2000. http://www.humanite.fr/2000-01-14_Cultures_-Isabelle-Stengers-le-gout-du-risque

⁵⁵ B. FALISSARD, *Op. Cit.* p.47.

⁵⁶ P. LEGENDRE, *La Fabrique de l'homme occidental*, Editions Arte, Mille et une nuits, 2000.

lieu d'habiter de ses raisons de vivre, « l'Abîme de son existence, [...] ce mur auquel il est adossé »⁵⁷, l'homme précautionneux et raisonnable organise méthodiquement le monde pour lui échapper. Comme une véritable politique de la langue, l'usage contemporain fétichiste de la langue des chiffres révèle, dans sa caricature, la volonté d'une langue commune qui se veut pure rationalité et se prétend univocité « sans zone de fracture ni lignes de failles" (cf. FR. OST⁵⁸)... ? C'est sans doute en vertu de cette univocité que B. FALISSARD prétend, d'une certaine façon, que le sens des mots est le garant du sens des « mesures subjectives » de ces mêmes mots, « sinon ces mots n'existeraient pas »⁵⁹ ! Il n'y aura bientôt plus l'once d'un espace dans cette zone de fracture, fût-ce pour une ultime « griffure de l'être » (cf. M. SCHNEIDER) domestiqué selon le principe de primauté de la régularité sur l'infraction. Et dans un énorme paradoxe, la régularité saisie et quantifiée, aveugle à la réalité, va être utilisée pour agir assez efficacement à son tour sur la réalité. . .

La question me brûle : *Est-il rationnel d'être rationnel?* De cette rationalité instrumentale⁶⁰ d'une raison vigilante et insomniaque à laquelle G. DELEUZE lui préfère une raison qui sommeille ? Par la statistique, l'ordre des mots crée l'ordre des choses, où les petits tiroirs à la naphthaline de la classification par la normalisation, parfaitement étiquetés, sont bien rangés; de « cet ordre parfois établi comme un nœud coulant qui se resserre, qui, à certains moments, sera ce qui, avec une terrible cruauté, écrasera quelqu'un, l'asphyxiera, le rendra malade, le condamnera à ne pas vivre. [*En somme, nous sommes*] des animaux malades des normes »⁶¹, de ces normes sauvages au souci d'objectivation et de mesurage.

Est-ce pour cela que B. FALISSARD, dans une étonnante lucidité, nous avertit, dès la première ligne de son livre que, décidément, « la recherche médicale n'a plus de complexes »⁶² ?

⁵⁷ ID. Quatrième de couverture.

⁵⁸ F. OST, *La politique de la langue*, texte inédit, 2008.

⁵⁹ B. FALISSARD, *Op. Cit.* p.25.

⁶⁰ Cette rationalité instrumentale de la théorie économique repose sur l'axiomatique d'un comportement rationnel des agents qui, pour le moins, est sujette à caution. S'il est une rationalité qui conduit à se comporter suivant des manières qui mènent à satisfaire des « intérêts » certes paradoxaux, fût-ce à satisfaire l'insatisfaction, c'est bien celle de l'inconscient : l'irrationnel se loge plutôt dans le déni de cette rationalité paradoxale. C'est sans doute pourquoi A. BADIOU écrit que « La construction du sujet [*est*] non séparable de la question du formalisme » dans A. BADIOU, *Le concept de modèle*, *Op. Cit.* , p.24.

⁶¹ S. PROKHORIS, *Le sexe prescrit : la différence sexuelle en question*, Paris, Aubier, 2000, p. 41.

⁶² B. FALISSARD, *Op. Cit.* p.1.